

Avec le guide Moix, Gérard Depardieu visite la Corée du Nord

écrit par Yann Kempenich | 25 septembre 2018



Quelle santé notre Gégé national et citoyen du monde ! Après avoir rendu visite à la moitié des pires dictateurs du monde, Gérard Depardieu découvre la Corée du Nord de Kim Jong-un, à l'instigation du guide suprême de la pensée française : Yann Moix.

Ce dernier, n'en pouvant plus de la France et de [“ses policiers les plus violents d'Europe”](#), a décidé de se réfugier dans le royaume ermite pour enseigner Victor Hugo au prolo nord-coréen ([Le Point](#)).

N'empêche, le pitbull de Ruquier, l'imbuvable Moix, nous fait,

dans [Paris-Match](#), une description hilarante d'un Depardieu aussi insupportable qu'attendrissant. Reste le mystère de cet envoûtement commun pour les régimes communistes, les dictateurs corrompus, les parades militaires grandioses et les marches au pas de l'oie.



En juillet, l'acteur acceptait l'invitation de Yann Moix à découvrir le régime le plus fermé de la planète. Un mois et demi plus tard, il débarque à sa façon : en marge des exercices obligés et de la grandiose parade nationale, il s'est évertué à mettre un pied dans la porte. **Une transgression comme il les aime.**

... Invité à la célébration du 70e anniversaire de la création de la République populaire démocratique de Corée, le 9 septembre, je propose à Gérard Depardieu de m'accompagner. La Corée du Nord est un « ailleurs » qu'il ne possède pas encore dans sa collection. Cela tombe bien : soixante-dix ans, c'est également son âge. Nous fêterons là-bas deux anniversaires : celui du pays le plus fermé et celui du génie le plus ouvert. Et puis, si loin, Gérard oubliera les tracasseries que la France lui cause, les accusations, les plaintes, les complaints, les

procès...

Vol Pékin-Pyongyang. Gérard pénètre dans l'avion. Il pousse des grognements burlesques, des borborygmes des cavernes : son pire ennemi est l'esprit de sérieux (qu'il laisse aux comptables, aux humoristes et aux morts). Rien ne pèse chez ce géant massif. C'est un colosse aérien. Tout le monde semble lourd à côté de lui. Il est gros, mais les autres, en comparaison, paraissent gras. Gérard Depardieu : mélange de titan et de danseur. Les hôtes d'Air Koryo, la compagnie nord-coréenne, sont généralement peu rompues aux débordements. Mais quand Gérard déboule, c'est soixante-huit ans de corsetage policé, de formatage idéologique qui volent en éclats.

Entouré de touristes crispés, stressés et blafards, Gérard raconte, d'une voix de stentor, des anecdotes épouvantables et drôles qui déclenchent sa propre hilarité. De mémoire d'apparatchik, nul n'avait jamais ri aussi fort dans un avion en partance pour Pyongyang. Gérard n'écoute pas les consignes et montre, très ostensiblement, qu'il ne se pliera à aucune coutume, fût-elle ancestrale, ni à aucune règle, fût-elle dictatoriale. On aurait imaginé qu'une panique s'ensuive. Non. Ses façons produisent le rire et l'immédiate affection du personnel de bord. Quand Gérard s'insurge ou s'amuse, c'est à grand bruit : vivre, c'est faire savoir qu'on vit. « *Tu vois, mon Yann, si j'emmerde pas les autres, je m'emmerde !* »...



... Puis nous rencontrons nos guides, M. Om, haut gradé du ministère de la Culture, et Su Zon, notre jeune et fringante interprète, qui nous attendent à la sortie. Su Zon parle un français plus pur que le nôtre ; elle utilise la langue de Malherbe. Photographie d'usage, à destination du « Rodong Sinmun » (« Journal des travailleurs »)...

... Nous montons dans le minibus qui nous mène à l'hôtel Yanggakdo, réplique parfaite du Concorde Lafayette, et situé sur une presqu'île. Je remarque que, depuis mon précédent voyage, en 2014, la route qui mène de l'aéroport à Pyongyang, située à 40 kilomètres, a été rénovée. **Pénétrant dans la capitale, je note la présence d'immeubles neufs, de tours modernes et design, tout en à-plat de couleurs et de quartiers nouveaux.** Pyongyang est une ville d'une grande beauté, à l'esthétique de musée d'art contemporain. Nous sommes bel et bien ailleurs. Dans le bus, M. Om et Gérard parlent de pêche...

... « Mon Yann, ici les gens me touchent. Ce peuple englué dans un modèle... Mais un peuple composé de gens qui vivent,

souffrent, s'aiment, pleurent et rient, comme partout. C'est ça qui m'émeut... Cette chose universelle qu'on palpe, même à travers les lois et les règles d'ici. La vie s'insinue partout, comme les herbes à travers les pavés. »...

... Avec des gestes, il « parle » encore de pêche avec M. Om, évoque saint Augustin, récite du Claudel. A M. Om, il ne pose que des questions embarrassantes, interdites, taboues, sans censure. Il électrocute avec des mots. « M. Boum !

– Mister Zérar ?

– Il y a beaucoup de fêlés qui viennent dans votre pays ! J'en ai vu à l'hôtel. Comment vous supportez tous ces cons ? Su Zon, mon petit lapin bleu, traduis à M. Zoum ce que je viens de dire.

– M. Om, pas "M. Zoum", s'esclaffe la jeune femme.

– Oui, M. Soum. C'est ça, ma chérie. »

... A table, il goûte tout ; il s'agit d'avaler le pays pour le comprendre. De dévorer le monde, pour digérer ses affres. « Je veux ça, et ça ! Et ça, les choux ! Le porc, tu m'en mets deux. Non, trois ! Elle est magnifique. Les champignons : fois quatre ! Tu es magnifique, mon cœur ! Et puis je vais prendre ça, ton bibimbap, là. Tu en mets trois ! » [...] Soudain, Gérard prend M. Om par le colback, soulève en riant l'apparatchik sidéré comme on déplace un Playmobil et le repose à sa gauche : « Tiens, Zoum-Boum, tu vas te mettre là. J'en ai marre de ta fumée dans ma tronche. "Fumée dans la tronche" : tu piges ? Su Zon, mon canard rose, traduis, please ! »



La Corée du Nord était, jusque-là, vierge de tout culot, de toute outrance occidentale. Pour la première fois de leur existence, un étranger, qui n'a peur ni de leur déplaire ni de se faire rappeler à l'ordre, les arrache à la gravité de leurs dogmes, de leurs réflexes, de leur chape [...] Je suis allé plusieurs fois en Corée du Nord : jamais je n'avais vu s'opérer un tel phénomène de lâcher prise. Grâce à Gérard, qui les traite comme des humains et non comme des Martiens marxisants, on n'assiste plus à une simple agglutination de visiteurs craintifs et de guides stressés, mais à une étrange et inédite communion entre des hommes que tout était censé séparer...

... Le lendemain, notre minibus nous conduit au Palais de la culture du peuple. Différentes délégations étrangères vont y

prononcer des discours en faveur du régime. « *Su Zon, tu as un amoureux ?* lance Gérard.

– *Oh... Je...*

– *Faut que tu sortes de tes peurs, bébé. Tu crains rien. Explique-moi comment ça marche dans ton pays, l'amour, les rencontres... Tu dois choisir un homme bon, qui t'aimera. Parle-moi de ta famille, de ce que tu aimes dans la vie. De tes amours. »...*



... Nous entrons dans un bâtiment géométrique, sévère, écrasant. Venus de toutes les nations, des « amis du pays » se succèdent à la tribune d'une salle où sont accrochés les portraits souriants des deux dirigeants défunts [...] Gérard et moi nous mordons la langue jusqu'au sang pour ne pas céder au fou rire. Un fossile australien, visage rose crevette et cheveux couleur craie, se croyant sans doute à l'Onu, s'envole pour un solo de compliments de trente minutes. Naufrage d'éloquence, comme dirait Bloy. « *Mon Yann, lui, il a une gueule à tabasser sa femme et son chien ! Il donne tout ici parce que, chez lui, on n'en veut pas. C'est son quart d'heure... Y a qu'ici qu'il existe.* »

Un Chypriote dépressif aux poils nasaux semblables à de la

limaille lui succède, évoquant sans vergogne un de ses ouvrages. « Regarde-le, lui, avec ses câbles dans le pif ! Il vient faire la pub de son bouquin ici ! Au milieu des crabes ! »...

... « Su Zon, mon petit yaourt aux pommes, viens traduire ! Franchement, M. Doum, comment vous pouvez supporter ces abrutis ? Ces flatteurs ! Ces gros lèche-cul ? Des ratés chez eux qui viennent se donner des sensations chez vous. Ils n'en ont rien à foutre de la Corée ! Ce qui les intéresse, ce sont eux en Corée ! Ah les cons ! Nous, on est venus regarder, observer. On est venus comprendre... On ne veut ni juger ni fayoter. On vient voir ce qui se passe. C'est important. Votre petit pays perturbe la planète. Il intimide le Trump. Il fallait venir voir. Mais pas comme un journaliste ! Comme un homme curieux ! Les journalistes ne sont pas curieux : ils viennent entériner ce qu'ils pensaient avant de venir. Ils vont filmer le défilé et repartir chez eux. Et me reprocher d'être là, alors qu'ils étaient là aussi ! J'aurais pas le droit de venir voir, moi ? »...

... Le soir, banquet. Un haut dignitaire a tenu à être à la table du plus grand acteur français vivant. Gérard, lui, trinque avec notre guide : « Je t'aime beaucoup, toi, mon vieux Zoum. Tu as une bonne tête. Je trinque à ton fils et ta femme ! Oh oui ! Je t'aime bien. Tu es collant, mais je t'aime bien. » Il désigne Su Zon : « Et emmerde pas la petite, hein... Ou je t'en mets une ! Ha ! Ha ! » Si Gérard mange ses nouilles à pleines mains, c'est qu'il n'aime pas les intermédiaires. Or, la fourchette ou les baguettes sont des intermédiaires. Son génie consiste en un accès direct aux choses, aux êtres, aux événements...



Illustration : AFP

... Dimanche 9 septembre. C'est le grand jour. Des centaines de milliers de Coréens, alignés selon une impeccable géométrie, défilent au pas de l'oie dans un tumulte de cris à la gloire de la patrie. La guerre est en fête. On déploie l'arsenal : des jeunes gens et des vieux tanks. Aucun missile nucléaire n'est exhibé. En langage Kim, cela traduit un signe d'apaisement. Qui n'a vu ces spectacles qu'à la télévision ne comprend pas ce qu'est la fougue nationale nord-coréenne : des millions de pas qui résonnent comme le talon d'une botte géante. C'est une chorégraphie titanesque, déployée avec une minutie d'horloger. La masse se meut ainsi qu'une créature autonome : c'est la patrie soudain qui s'anime devant nous, comme un animal fluide et puissant. Tout serpente, martèle, hurle : la Corée se dessine sous nos yeux. Des cris surpuissants d'amour aveugle se propagent dans les cortèges où se succèdent les missiles et les fleurs, les portraits de Kim Il Sung et de Kim Jong Il. Salves, clameurs, feux d'artifice. Quatre ballons géants encadrent la place gonflée de l'air de

la révolution socialiste. C'est une nation-guerre qui déploie ici son ardeur. Le spectacle est total ; et les avions, dans le ciel, vrombissent en traçant un « 70 » multicolore qui doucement s'effiloche. « Regardez, M. Loukoum ! Ce qu'ils font pour mon anniversaire ! C'est très gentil ! Vraiment, merci ! » lance Gérard, chapeau de cow-boy sur la tête, dans un rire sonore.

Soudain, un frémissement venu de l'espace ; puis une clameur. Une liesse. Il est de ces événements que ni l'image ni les mots ne peuvent traduire. Le Grand Leader Kim Jong Un apparaît au balcon. Aucun pape ne déclenche cette électricité, car le pape, même pour un chrétien, n'est que le pape : il n'est pas Jésus-Christ. Kim Jong Un, lui, est bel et bien Kim Jong Un. Tous crient, tous pleurent. Su Zon est secouée de larmes. Le jeune président rayonne : il a minci ; il a l'air reposé. Au moment où Gérard se découvre, le Dirigeant Suprême s'avise de sa présence et, à ma grande surprise, lui adresse un signe. « Mon Yann ! Tu as vu ?

– J'ai vu, Gérard. Fou ! »

Gérard, le regard enfantin, attendri comme le Lennie de Steinbeck par cette petite souris, prend Su Zon dans ses bras, la plaquant contre son énorme torse : « Tu pleures, mon petit ange ?

– Oui, M. Gérard. C'est le plus beau jour de ma vie... »

<https://www.parismatch.com/People/Gerard-Depardieu-a-la-conquete-de-la-Coree-du-Nord-1575990>